

Lussas Remarques

Eau argentée, Syrie autoportrait, Ossama Mohammed et Wiam Simav Bedirxan, 90', Fr, Potemkine Films

Retour à Homs, Talal Derki, Images de Orwa Nyrabia, Kahtan Hassoun, Ossama Al Homs, Talal Derki, 87', Syrie, Proaction Film, Ventana-Film GmbH

Home, sweet Home, Nadine Naous, 59', Fr-Liban, TS Productions

Nous avons eu largement le temps de débattre les images produites dans le cadre de la guerre dite "civile" en Syrie cet été à Lussas 2014. A part les extraits apparents dans le collage "The Uprising" par Peter Snowdon, il y avait les deux long métrages entièrement consacrés au conflit. Et, si proche, le film de Nadine Naous nous parlait de sa famille à Beyrouth, Liban, un pays que certains estiment une arrière-cour de la Syrie et qui, en tout cas, regroupe les mêmes clivages religieux et identitaires et subit le même processus centripète que son voisin et depuis nettement plus longtemps.

Le film de Nadine Naous est un hommage lumineux et ravissant à un idéal défunt, celui d'un Liban multiconfessionnel, tolérant et divers, et surtout permettant un espace pour la démocratie, fût-elle "confessionnaliste". L'école privée innovante fondée et gérée par son père depuis les années 60 a eu comme ambition de promouvoir un espace où de tels idéaux puissent trouver leur expression pratique dans l'enseignement aux enfants. Puis dès la guerre civile de 1975 et progressivement après sont venus les problèmes. Le moment de bascule, c'est lorsque le quartier du sud de Beyrouth devient un quartier "chiite" sous domination du Hezbollah, et où l'école est visitée par des jeunes barbus incultes qui exigent la fin des cours de danse folklorique, trop sensuel et anti-religieux, selon eux. Le directeur, même s'il va tenter de négocier avec les obscurantistes, n'arrive pas à retrouver sa liberté, ni la liberté d'enseigner ce qu'il désire à qui il désire. Le sectarisme communautaire dans un mouvement ascendant dicte que chacun devra tôt ou tard se soumettre aux chefs et à la loi de sa communauté. Comme le relève sa fille, le père s'est "droitisé" et accepte maintenant de se considérer "sunnite", et donc obligatoirement sous la coupe du parti de Hariri dans la mosaïque des influences qui se bousculent autour du pouvoir. C'est une énorme régression.

Ceci est seulement un des fils d'un film riche qui en contient au moins deux autres : la relation entre la cinéaste et ses parents, le rapport tendu au "home, sweet home" ressenti par une exilée avec les images de son enfance joliment représentées par une animation noir et blanc très espiègle et rieuse ; et puis un portrait du père, de son engagement, de sa folie, de son endettement, de son silence têtue et de sa ténacité.

Juste une remarque avant de discuter les films sur la Syrie. Je trouvais une disjonction gênante entre la teneur du débat des séminaires où ces films ont été discutés et le Réel dont on discutait. Je sais

qu'à Lussas on discute cinéma, on habite la planète cinéma et tout objet de réflexion se rapporte d'abord à sa représentation cinématographique. Mais dans la représentation cinématographique, cela fait un certain temps qu'on le dit, il y a précisément trois éléments : l'objet réel filmé, le sujet filmant qui offre et construit son regard sur ce Réel, et le spectateur - tierce partie prenant au jeu et cible de tout l'effort. L'objet filmique lui-même est une représentation, une perception, donc un objet à un second degré, constitué par l'interaction de ces trois facteurs. Le problème avec le rapport à un drame tel la Syrie est que le cinéma, ou la représentation cinématographique peut servir d'écran non seulement par rapport à la nature du Réel politique, mais aussi par rapport à la responsabilité directe et politique de ceux qui s'en saisissent. Je rappelle au lecteur le fait que depuis des années à Paris il y a des manifestations ou rassemblements pour demander la démocratie et le renversement démocratique du régime d'Al Assad. Ces événements regroupent péniblement au mieux trois cents, quatre cents personnes et sont un désolant témoignage du désintérêt des français pour leur politique étrangère. C'est le président français qui a été un des premiers à proposer des frappes aériennes contre le régime d'Assad, c'est le président français qui a mis sa langue dans sa poche dès qu'il a constaté que les autres "alliés" de la démocratie ne le suivaient pas et que le grand joueur de stratégie réalpolitik qui dirige la Russie risquait de poser quelques problèmes. Donc la France et les français ont une responsabilité particulière dans cette affaire, une responsabilité directe et politique. Or sur le centaine de visages présent lors du débat sur les films, je n'ai reconnu aucun que j'avais croisé dans une manifestation. "Militants de salon" aurait dit avec mépris un ami et camarade de la lutte pour les droits des mal logés. Et je dois admettre qu'à la vue de ces visages d'anciens "camarades communistes", pour la plupart, c'est un peu ça que j'ai ressenti.

Retour à Homs est surtout l'histoire de la relation entre le cinéaste et les militants qui filment et le charismatique chef de la révolte à Homs, Abdel Basset Sarout. Ce film est un témoignage brutal de notre propre lâcheté et de notre propre incapacité à agir. Je cite quelques extraits du texte sous-titré.

| | | |
|-------------|-------------|--|
| 00:50:57:14 | 00:50:59:16 | Cher Ossama... |
| 00:50:59:22 | 00:51:03:16 | Nous avons publié les photos de la destruction sur la rue du Caire... |
| 00:51:04:12 | 00:51:08:08 | porté par ton optimisme légendaire... |
| 00:51:09:00 | 00:51:14:14 | que cela ferait une différence si le monde entendait et voyait ce qui se passe. |
| 00:51:15:12 | 00:51:19:22 | Je me rappelle de ton optimisme après la publication des vidéos des tireurs... |
| 00:51:20:08 | 00:51:22:12 | des vidéos des martyres... |
| 00:51:22:18 | 00:51:24:24 | des vidéos des manifestations de masse... |

00:51:25:16 00:51:30:10 des vidéos des points de contrôle du régime
et des chars dispersés à travers la ville...

00:51:30:18 00:51:33:18 des massacres et des enfants assassinés...

00:51:34:02 00:51:36:12 des bombardements et déplacements de population...

00:51:36:18 00:51:39:06 des avions de chasse qui nous bombardaient.

00:51:40:10 00:51:42:22 Mon optimisme faisait écho au tien et je pensais que...

00:51:43:10 00:51:49:00 ces images feraient trembler le monde jusqu'à son cœur...

00:51:50:24 00:51:55:06 Je vois Abu Adnan, je remarque sa voix enrouée...

00:51:56:24 00:51:59:14 Je lui souffle qu'il faut se calmer...

00:51:59:18 00:52:04:22 et transformer ces photos en souvenir, rien de plus.

00:52:06:06 00:52:08:20 Le monde regarde ce qui se passe...

00:52:09:06 00:52:11:24 comment on se fait tuer, un par un...

00:52:12:10 00:52:15:22 tandis qu'il reste aussi silencieux qu'un cimetière.

Le film, tourné sur une période de plus de deux ans, est renforcé par la clarté de son approche et de son engagement. Nous sommes à tout moment du côté des insurgés. L'armée d'Al Assad est filmée à la place qui lui convient - au bout du zoom, à distance et comme un ennemi. Mais dans ce film aussi, il y a un moment de bascule. Le film montre une lutte qui commence par des manifestations et des occupations, plutôt joyeuses et portant des revendications de démocratie, de liberté, et pour le changement du régime. Deux ans et 70 minutes plus tard, nous assistons à l'alliance de Basset avec les forces salafistes qu'il accepte de tout cœur parmi ses combattants car la lutte contre l'ennemi est devenue plus importante que la clarté de ses objectifs, parce que dans le dénuement et l'abandon, les combattants sont obligés d'accepter tout soutien quelle que soit son origine ou motivation, parce que la souffrance endurée, répétée, ramène les hommes à leurs convictions fondamentales et premières, et donc à Dieu. La radicalisation et l'islamisation de la lutte se lit dans ce mouvement, et la responsabilité en incombe à ceux, surtout hommes d'État de l'occident, qui ont refusé de soutenir la rébellion pacifique et démocratique au moment où il était possible de le faire. Aujourd'hui les dés sont jetés et une guerre longue s'annonce dont le résultat sera de redessiner les contours des États et des peuplements de la région au prix de violences atroces. Il s'agit de la première grande catastrophe majeure de ce jeune siècle. Et la vidéo, les images peu chères de notre époque, nous font accompagner les participants comme complices et quasi-participants.

Eau Argentée, Syrie Autoportrait est de loin un film plus troublant. Le cinéaste, exilé à Paris, souffre de l'éloignement de son pays vers lequel pourtant il ne peut pas retourner à cause du danger né des échos de sa participation à un débat à Cannes en 2011. Un peu par hasard, un peu

inévitablement, il noue une relation par internet avec une cinéaste kurde assiégée à Homs. On citera volontiers le texte d'annonce du film :

"En Syrie, les Youtubeurs filment et meurent tous les jours. Tandis que d'autres tuent et filment. A Paris, je ne peux que filmer le ciel et monter ces images Youtube, guidé par cet amour indéfectible de la Syrie.

De cette tension entre ma distance, mon pays et la révolution est née une rencontre.

Une jeune cinéaste Kurde de Homs m'a « *tchatché* » : « Si ta caméra était ici à Homs que filmerais-tu ? »

Le film est l'histoire de ce partage."

La première partie du film insiste sur la violence des bourreaux en reproduisant à répétition des vidéos tournées par eux-mêmes lors de leurs séances de torture. Ce sont ces images-là qui posent problème à cause de la toxicité qu'elles dégagent, toxicité liée à leur projet et aux objectifs de leur tournage. Est-ce que j'ai raison de parler d'images "toxiques". Je me trouve embarrassé. J'ai cherché des critiques sur la toile car le film a été projeté au mois de mai lors d'une séance spéciale à Cannes. Les trois premières que j'ai lus, Jacques Mandelbaum dans Le Monde du 17/05, les papiers publiés par Sophie Grassin dans le Nouvel Obs (16/05) ou par Guillaume Gugen sur France 24 le 16/05 ne font pas de cas spécial des images de téléphone portable tournées lors des séances de torture auxquelles nous sommes soumis. Gugen parlera d'images insoutenables, mais ne semble pas en être révoltés. J'ai commencé à utiliser le mot "toxique" avec des amies de Documentaire sur Grand Ecran lorsque l'une d'elles s'est retournée et a quitté la conversation car elle ne supportait pas la réaction. Donc j'essaie de creuser mes sentiments et de comprendre ma réaction.

Le régime syrien, comme de nombreux autres, mais avec une hargne et un caractère massif plus fort que la plupart, torture ses opposants. Certains soldats ou policiers filment ces séances, par vantardise, par cruauté, par bravoure, pour montrer aux supérieurs, que sais-je. Toujours est-il que ces images se trouvent circulant sur l'internet et disponibles pour la pêche aux images menée par notre documentariste exilé. Qui les utilisera de manière répétée et insistante dans la première partie du film. Les autres images qu'il emploie ne sont guère plus réjouissantes, des images de manifestations pacifiques massacrées, de foules mitraillées, mais je résiste moins à ces témoignages qu'aux moments de bêtise ou de vantardise manifestée par les tortionnaires. Car les images de la torture agressent. Elles agressent notre sensibilité, notre sens de ce qui est décent ou permmissible dans les rapports entre êtres humains, elles nous brutalisent et tout laisse à penser que c'est là leur but, brutaliser le spectateur, le convier à participer en tant qu'acteur sinon approbateur, au moins consommateur passif et spectateur volontaire, aux actes représentés. A moins que la volonté soit de terroriser et d'intimider. Or moi, spectateur, je ne veux pas être brutalisé, je ne veux pas être

terrorisé, je ne veux participer d'aucune façon à ce spectacle qui m'est présenté et que je rejette. Je refuse d'être le jeune soldat à qui on montrerait de telles horreurs pour les initier ou les former, ni la victime de qui on souhaite renforcer la crainte. C'est en cela que je parle d'une toxicité de ces images, ce sont les effets produits chez les spectateurs ciblés et qui infectent comme une gangrène l'ensemble de la matière filmique.

Or le film est loué par ses défenseurs comme un grand moment de cinéma précisément, pour citer M. Postic, il met le cinéma en crise avec lui-même ; on aborde la frontière très délicate où on fait film à partir de ce qui n'est (presque) pas montrable. Soit. Mais je ne peux pas m'empêcher de penser que le projet du cinéaste Ossama Mohammed, avant la rencontre fortuite avec sa collaboratrice assiégée, était d'étaler son spleen d'exilé en plongeant le nez de sa propre mauvaise conscience de survivant exilé et celui de son public occidental le plus longtemps possible dans le caca des turpitudes du régime détesté. Pour lui, et je peux le comprendre, montrer ces images, faire face à ces images, triturer et travailler ces images est une sorte d'exorcisme. On se fait mal parce qu'on mérite d'avoir mal et parce qu'on *a* mal, le mal lancinant du réfugié coupable, coupé du peuple souffrant auquel on appartient et dont on devrait partager le sort. Après, lorsque la rencontre se fait avec Wiam Simav Bedirxan, le ton change et on entre dans un espace à la limite de l'idylle amoureuse, sauf que les images de Homs tournées et transmises sont celles d'une désolation sans combat, une sorte d'ode funéraire où on a peur pour tout ce qui vit et qui entre dans le cadre, tellement pesante est l'omniprésence de la mort. C'est une autre image que celle, combative jusqu'au bout, transmise par Talal Derki et ses collègues. A la fin du film, Ossama et Bedirxan suivent longuement un petit garçon dans des espaces vides de la ville détruite. On a peur pour lui. On est sûr qu'un obus ou qu'une balle de sniper va le déchiqueter, mais non, le film se termine et il vit. Face à cette chancelante fragilité de la vie, on peut être reconnaissant. Mais la pourriture et la putréfaction des images de la première partie continuent de troubler l'esprit, et de dominer la réaction au film, longtemps après sa projection.

le 28/08/2014 Michael Hoare